



HAL
open science

Peut-on faire du bon pain sans les savoirs des paysans ?

Elise Demeulenaere

► **To cite this version:**

Elise Demeulenaere. Peut-on faire du bon pain sans les savoirs des paysans?. Lionel Larqué, Dominique Pestre. Les sciences ça nous regarde. Histoires surprenantes de nos rapports aux sciences et aux techniques, La Découverte, pp.64-69, 2013, Les empêcheurs de penser en rond, 9782359250695. hal-00927319

HAL Id: hal-00927319

<https://hal.science/hal-00927319>

Submitted on 12 Jun 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Peut-on faire du bon pain sans les savoirs des paysans ?

Elise Demeulenaere, CNRS, UMR Eco-anthropologie et ethnobiologie

Paru dans *Les sciences ça nous regarde. Histoires surprenantes de nos rapports aux sciences et aux techniques*, sous la direction de Lionel Larqué et Dominique Pestre. Editions La Découverte (Coll. Les empêcheurs de penser en rond). 2013. Pages 64-69.

Lorsqu'on demande aux agriculteurs du Réseau Semences Paysannes de raconter l'aventure de leur mouvement, ils mentionnent toujours un nom mystérieux : « Auzeville ». Ils entendent par là les « premières rencontres sur les semences paysannes », organisées en 2003 dans un lycée agricole de la banlieue de Toulouse, dans la petite ville d'Auzeville, à l'occasion desquelles le Réseau Semences Paysannes a été officiellement créé. Cet événement fondateur rassemblait pour la première fois des agriculteurs éparpillés sur le territoire français rencontrant tous des difficultés ou des limites avec les semences achetées à l'industrie semencière, et tentant isolément sur leur ferme de trouver des solutions. L'une d'entre elles consistait à renoncer aux variétés commerciales, et à réapprendre à faire ses semences soi-même à partir de variétés anciennes. Mais la tâche n'est pas aisée quand on doit tout apprendre seul... Il faut savoir qu'en France, la modernisation de l'agriculture a poussé à ce que les agriculteurs cessent de produire leurs semences à la ferme, car les variétés sélectionnées par les paysans étaient considérées comme trop hétérogènes et insuffisamment productives. Il en résulte que de nos jours, la grande majorité des agriculteurs rachètent chaque année les semences nécessaires à leurs semis, via les coopératives agricoles.

Initiatives autour d'alternatives aux semences industrielles

A titre d'exemple de ces initiatives isolées, prenons un exemple fictif bien qu'inspiré de la réalité, celui d'Alain. Installé en Corse dans les années soixante-dix, cet agriculteur s'aperçoit à ses dépens, après plusieurs années de mauvaises récoltes, que les variétés de blé qu'il trouve à la coopérative agricole ne sont pas du tout adaptées aux conditions sèches et pauvres de sa ferme. Il décide alors de cesser d'acheter des variétés modernes, et à la place, de collecter des variétés anciennes, en supposant qu'elles résisteront mieux au climat rude de la Corse. La suite lui montre que son intuition est bonne. Il est vrai que les variétés modernes ont été sélectionnées pour l'agriculture productive, c'est-à-dire pour donner de très bons rendements dans un climat tempéré et dans des champs abondamment enrichis en engrais chimiques et en pesticides. Elles donnent de ce fait de très bons résultats dans les plaines riches et arrosées de la Beauce, à condition bien sûr que l'agriculteur apporte la dose requise de produits chimiques... En revanche, dans des terres froides de montagne, dans les terres sèches de Corse, dans les terres pauvres cultivées en agriculture biologique (c'est-à-dire sans engrais chimiques), les variétés modernes produisent moins bien, mais surtout, de façon aléatoire ; elles ne résistent pas à la diversité et aux aléas des conditions pédo-climatiques. Il faut chercher dans les blés anciens, ceux qui étaient cultivés avant la modernisation agricole environ jusqu'aux années 1950, pour trouver des variétés qui n'ont pas besoin des conditions standardisées de l'agriculture moderne pour pousser correctement.

Alain se met alors en recherche de variétés anciennes, auprès de vieux agriculteurs à la retraite, et, à défaut de trouver tout ce qu'il cherche, auprès des conservatoires de ressources génétiques. La quête est difficile. Les Anciens ont jeté les dernières graines des variétés qu'ils cultivaient autrefois, ou quand ils en ont gardé quelque part dans un grenier, les graines germent

mal. Quant aux conservatoires, ils ne sont en mesure de lui fournir que de très petites quantités. Au cours de ses pérégrinations, il prend conscience qu'il sauve un patrimoine qui disparaît. Un patrimoine biologique... mais aussi culinaire. En faisant lui-même son pain, il découvre en effet les saveurs extraordinaires des pains d'antan. Rien de surprenant là quand on connaît l'histoire de la sélection récente des variétés de blé : l'industrialisation de la boulange a joué en faveur de la sélection de blés donnant des pâtes à pain très élastiques, afin de répondre à la mécanisation des pétrins, mais a complètement délaissé les caractères gustatifs et olfactifs. Les agriculteurs ont adopté ces nouvelles variétés avec d'autant plus d'enthousiasme que le prix à l'achat du blé était fonction du « W », un indicateur du taux de ces protéines qui donnent les qualités requises à la pâte ; et que leurs blés étaient pour la plupart vendus à l'industrie agro-alimentaire, ce qui leur interdisait tout retour sur le goût des pains que ces blés produisaient.

Devenu jardinier à la préfecture de Carcassonne, Alain continue de cultiver sa précieuse collection incognito dans le potager du Préfet. Il est attaché à cette collection : il a mis du temps à la constituer, mais également à bien la connaître et à savoir la cultiver : les blés anciens ont un comportement agronomique différent des variétés modernes. Par exemple, ils sont nettement plus hauts que les blés modernes, ce qui implique qu'il leur faut peu d'engrais sinon ils montent trop haut et tombent sous leur propre poids. Pour trouver le bon dosage, il lui a fallu un certain savoir-faire, construit à force d'expériences, de patience et d'observation. Il est fier d'avoir réappris ce savoir paysan oublié par les nouvelles générations d'agriculteurs.

Dans les années 1990, Alain finit par confier sa collection de blés à Pierre, un « paysan-boulangier » de Haute-Garonne qui produit son blé et le transforme sur sa ferme en farine puis en pain. Celui-ci la met en culture sur une petite parcelle, étudie ses caractéristiques agronomiques et boulangères pendant plusieurs années, et, convaincu, se convertit à la culture et à la fabrication de

pain de variétés anciennes à plus grande échelle. En 2002, Pierre est contacté par l'antenne régionale du syndicat agricole la Confédération paysanne avec laquelle il est en relation, pour aller témoigner de son expérience à Auzeville.

Construction d'un réseau d'échanges de savoirs et de semences

Organisée à l'initiative de la Confédération Paysanne, de la Coordination nationale de défense des semences de ferme, et de plusieurs associations de défense de la biodiversité cultivée, en réponse à un durcissement de la loi sur l'usage des semences non industrielles, la rencontre d'Auzeville rassemble pour la première fois les initiatives isolées de producteurs comme Pierre, et se fait un formidable démultiplicateur d'envies et d'énergies. Qu'ils soient paysans-boulangers, maïsiculteurs, maraîchers, collectionneurs de variétés anciennes d'arbres fruitiers, les producteurs réunis réalisent soudain qu'ils ne sont pas seuls, qu'ils ont quantité d'expériences, positives ou négatives, à partager, et qu'ensemble ils progresseront plus vite.

Dans les mois qui suivent, au sein du groupe de travail qui se forme autour du blé, on s'envoie de nombreux lots de semences, on échange des points de vue et des conseils, sur les mérites de chaque variété, sur la façon de traiter les semences pour éviter les maladies, sur les itinéraires techniques durables vers lesquels il serait souhaitable d'aller... De petites associations faisant figurer dans leurs statuts une activité de recherche sont créées pour héberger ces activités, car sauf exception de recherche, il est interdit en France d'échanger des semences. La dynamique collective permet donc de lever la peur des agriculteurs de se livrer à des pratiques à la limite de la légalité et d'inventer des solutions originales pour contourner les obstacles réglementaires.

Une originalité de la démarche des organisateurs d'Auzeville est qu'en plus des agriculteurs insatisfaits des semences industrielles, ils ont également invité des gestionnaires de collection de ressources génétiques et des chercheurs travaillant sur la biodiversité cultivée. Tant est si bien que ces chercheurs et gestionnaires se retrouvent également impliqués dans les échanges qui suivent la rencontre. Le réseau d'apprentissage se construit ainsi autour d'une communauté d'agriculteurs partageant des pratiques de conservation et de sélection de variétés à la ferme, impliquant également en marge des acteurs du monde académique. Les agriculteurs obtiennent ainsi un accès facilité aux échantillons des collections gérées par les scientifiques. Ils apprennent auprès des techniciens de l'Institut National de la Recherche Agronomique (INRA) certaines techniques de croisement. Ils se familiarisent avec le vocabulaire et les concepts de la génétique des populations, un domaine scientifique qui leur permet d'objectiver l'impact de leurs pratiques sur la génétique des plantes qu'ils conservent et échangent.

Vers la formalisation de programmes de recherche participative

Quand bien même les premiers échanges entre agriculteurs et chercheurs sont complètement informels et non hiérarchiques, ils sont rendus difficile par une méfiance paysanne vis-à-vis des organismes de recherche agronomique qui pendant quarante ans ont promu un modèle unique d'agriculture : le productivisme. Interrogé sur d'éventuels partenariats entre son association de promotion de variétés régionales et des chercheurs de l'INRA, Henri répond agacé : « nous, on veut bien un coup de main, à condition qu'on reste les maîtres. C'est nous qui avons le savoir, c'est nous qui savons le mieux ce qu'il se passe dans nos parcelles. On va pas recommencer comme pendant le temps du productivisme ! ».

Le dialogue est également compliqué par des approches du vivant radicalement différentes. Lorsque Isabelle, généticienne à l'INRA, rencontre pour la première fois des collectionneurs de blé qui s'essaient à la sélection, elle leur demande, intéressée, « quels sont vos critères ? ». Ses interlocuteurs trouvent la question réductrice : leur appréciation du blé est globale et subjective, et ne se restreint pas à des critères isolés et objectivés comme dans la démarche des sélectionneurs professionnels. Leur réponse relève d'une évidence difficile à expliciter : « je prends celui qui me paraît le plus beau, tiens ! ». Ce regard global sur le blé permet de redevenir attentif à des critères délaissés par la sélection moderne - par exemple le goût du pain - ou à des problèmes ignorés par les scientifiques. Dans cette deuxième catégorie, on peut citer la question de la digestibilité des glutens, ces protéines du blé vis-à-vis desquelles le nombre de mangeurs allergiques ou intolérants a beaucoup augmenté ces dernières années. L'idée que les glutens des variétés anciennes seraient beaucoup plus digestes que dans les variétés modernes est largement partagée chez les paysans-boulangers, qui se fondent pour le dire sur les retours de leurs clients. Cependant la science a peu d'éléments allant à l'appui de cette observation répétée... peut-être faute de s'y pencher sérieusement. On peut également citer l'adaptation au changement climatique, problème auquel sont très attentifs les agriculteurs du Réseau Semences Paysannes, et face auquel l'hétérogénéité des variétés paysannes pourraient constituer un atout.

Avec le temps, les uns et les autres ont appris peu à peu à se connaître, à s'écouter, à se comprendre, les incompréhensions de départ dont on aurait pu craindre qu'elles soient sources de tensions, sont devenues des anecdotes qu'on se remémore avec le sourire. Depuis, les chercheurs intéressés par la démarche des agriculteurs du Réseau semences Paysannes, et désireux de les accompagner dans leur travail, ont monté avec le réseau paysan plusieurs programmes de recherche dits « participatifs », c'est-à-dire fondés sur la collaboration entre agriculteurs et

chercheurs. Leurs objectifs affichés sont par exemple l'observation agronomique des variétés anciennes, ou la sélection dans les champs, de nouvelles variétés paysannes. S'il avait pu bénéficier de cette synergie à l'époque, Alain serait allé bien plus vite dans sa recherche ! A défaut, il a contribué à ouvrir la voie pour d'autres...

La modernité agricole est porteuse d'excès qui ont été dénoncés par des mouvements agricoles et citoyens : pollutions liées à un usage démesuré des engrais et pesticides, développement des OGM mal acceptés par le public, crises sanitaires, stress animal... La modernisation agricole, parce que planifiée par l'Etat, a été relayée par tout l'appareil de recherche, d'enseignement et de conseil agricole publics. Le Réseau Semences Paysannes est un exemple emblématique par l'ampleur de son développement, de ces mouvements créés par des agriculteurs en recherche d'alternatives, qui ont rencontré la nécessité de créer leur propre espace de création de savoirs. L'histoire est heureuse ici : le développement de ce réseau de pairs a permis des rencontres fructueuses avec des chercheurs, qui se traduisent par un enrichissement mutuel. Les agriculteurs sont désormais accompagnés dans leurs recherches ; et les chercheurs voient leurs perspectives de recherche déplacées par le regard paysan.

Le succès de cette aventure tient à plusieurs facteurs et événements clés, qui ne la rendent pas facilement généralisable. Le préalable a été la construction du côté des agriculteurs d'un espace politique et social autonome, qui leur a permis de préciser leur projet, et de reprendre confiance en leur capacité à produire des savoirs sur les plantes tout aussi légitimes que ceux de scientifiques diplômés. Ensuite, les échanges entre agriculteurs et chercheurs ont pu se créer en partie grâce au hasard des rencontres, en partie grâce à la patience, à l'ouverture et à l'engagement personnel des participants.

La volonté d'ouvrir la recherche institutionnelle aux préoccupations de la société civile s'incarne de nos jours dans des appels à développer la « recherche participative ». Cependant la recherche participative ne va pas de soi. Le cas exposé ici souligne certaines conditions du succès, parmi lesquelles l'établissement de relations qui permettent d'atténuer un tant soit peu les hiérarchies historiques entre formes de savoirs (ici, savoirs des agriculteurs et savoirs des scientifiques). La recherche participative ne doit par ailleurs pas occulter l'importance d'entretenir des espaces autonomes de recherche, hors des lieux académiques (organismes de recherche, universités...)... comme le font ces agriculteurs expérimentant entre pairs, à travers champs.

Elise Demeulenaere est chercheuse au CNRS, et travaille au Muséum national d'Histoire naturelle au sein de l'équipe « Anthropologie et politiques de la nature ». Elle étudie depuis 2005 les savoirs sur la nature mobilisés par les agriculteurs du Réseau Semences Paysannes, et les dynamiques (pratiques, sociales et politiques) portées par ce mouvement agricole. Les collaborations croissantes du mouvement avec des chercheurs de l'INRA ont amené Elise Demeulenaere à se pencher, en collaboration avec les acteurs concernés, sur la nature des interactions entre agriculteurs et généticiens.